

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 FÉVRIER 2015



ILLUSTRATION TIFFET

L'amour existe encore

Avertissement Votre cahier Livres se défait de ses habitudes en se posant sous les auspices de Cupidon pour la Saint-Valentin. En amuse-gueule, ci-dessous, une fiction érotique exclusive, pensée pour *Le Devoir* par l'auteure, blogueuse et érotomane Anne Archet. Pour adultes avertis. Bonne lecture!

ANNE ARCHET

Chaque année je me promets que ce sera la dernière. Je jure devant dieu et les hommes que je ne serai plus jamais le dindon de la farce grotesque de Hallmark, qu'on ne m'y prendra plus à participer à cette arnaque rose fluo à 5% de cacao qu'est la Saint-Valentin. Et pourtant, encore une fois, j'ai succombé. Prise de sueurs froides en regardant le calendrier, je me suis arrangée pour avoir un rendez-vous le soir du 14 février. Vous viendrez ensuite me raconter que le libre arbitre est autre chose qu'une chimère.

J'ai donc réactivé en soupirant mon compte sur Okupid dans l'espoir un peu fou de me trouver une date pas trop pitoyable, qui s'est présentée en la personne d'un certain Mathieu de Masson-Angers. Ses messages étaient exempts de fautes d'orthographe, alors je me suis dit qu'il méritait une chance. Je l'ai donc laissé choisir le restaurant où il m'attendait, à la date et à l'heure dite, une rose à la main. Sa photo de profil ne mentait pas: il avait la trentaine dégarnie du toupet et bien gar-

nie du bide, le complet d'un correspondant parlementaire et le sourire 3D White. Quant à sa conversation, elle était aussi intéressante qu'une soirée passée à zapper entre des info-pubs et des reprises du *Jour du Seigneur*. De l'entrée au dessert, j'ai eu droit au sport, à la météo, à un éditorial sur le terrorisme-c'est-terrible-ou-s'en-va-le-monde?, à une critique du dernier blockbuster à la testostérone et à un exposé interminable sur les vertus miraculeuses des baies d'açaï. Heureusement qu'il ne m'a pas en plus récité la rubrique nécrologique, sinon j'aurais cru me taper la grosse *Gazette* du samedi. Bref: il a été pédant, satisfait de lui-même — et à la fin, carrément insupportable.

Nous nous sommes embrassés avec empressement et j'ai défait sa ceinture pendant qu'il s'escrimait avec les boutons de mon chemisier

Alors qu'il finissait de gober sa crème caramél en parlant la bouche pleine, je me suis dit qu'il fallait que je saute de ce navire en perdition. *Les femmes d'abord! Plus près de toi mon Dieu!* J'ai donc ramassé ce qui me restait de dignité et je me suis levée. Me voyant faire, il a bredouillé:

— Euh... Anne? Mais... Qu'est-ce que tu fais?

— Je pars, mais je dois d'abord faire un arrêt au petit coin. Ça te dirait de m'accompagner?

Il est devenu soudainement pâle comme un drap.

— C'est que... J'ai pour principe de ne jamais faire l'amour au premier rendez-vous.

— Je comprends parfaitement, mais baisser au dernier... ça ne te pose pas trop de scrupules moraux?

Il était trop tétanisé pour répondre. J'ai donc fait quelques pas en direction des toilettes en tortillant artistiquement du popotin. Quand je me suis retournée, j'ai constaté que mon manège avait produit l'effet recherché: le pauvre Mathieu laissait des billets sur la table en tentant tant bien que mal de camoufler la bosse dans son pantalon. Lorsqu'il a poussé la porte, je retouchais mon rouge à lèvres, penchée au-dessus du lavabo, le dos bien cambré, dans la position de la biche aux abois. Il s'est approché, gauche et hésitant. J'ai alors compris qu'il fallait encore que je prenne les devants: je l'ai attrapé par la cravate et l'ai entraîné comme un gentil toutou dans une cabine. Nous nous sommes embrassés avec empressement et j'ai défait sa ceinture pendant qu'il s'escrimait avec les boutons de mon chemisier. Hélas, dès que sa bite s'est pointée hors de son caleçon, ce fut trop pour lui: il s'est crispé et a éjaculé à grands traits en éclaboussant ma jupe.

— Anne je m'excuse, c'était juste trop... euh... tu sais... a-t-il bredouillé, d'un air franchement contrit.

— Ça va, ne t'inquiète pas, c'était une mauvaise idée.

Rassuré par ces paroles remplies de

VOIR PAGE F 3 : AMOUR



WIKIMEDIA

M^{me} de La Fayette

Enseigner les romans d'amour

MARIE-FRÉDÉRIQUE DESBIENS

La tradition du roman d'amour est longue. Certains commentateurs font remonter ses origines à l'Antiquité ou à l'époque médiévale. D'autres voient dans *La princesse de Clèves* (1678) de M^{me} de La Fayette le premier roman sentimental. Or, c'est au XVIII^e siècle, avec *Paméla ou la vertu récompensée* de Samuel Richardson, que se met en place le canevas moderne du genre: rencontre — conflit — triomphe de l'amour. C'est sur ce modèle que se déploient les sagas de Jane Austen au XIX^e siècle, comme les nombreux ouvrages de Dely au tournant du XX^e. Les éditions Harlequin (fondées à Toronto en 1949) et j'ai lu (avec notamment les centaines de romans de Barbara Cartland) vont ensuite développer une sorte de monopole du roman d'amour sériel, en parallèle avec les carrières de romancières adulées, comme Danielle Steel.

Perçu comme une marchandise de grande consommation, déclassé du côté de la littérature pour femmes, le roman d'amour a longtemps été négligé, méprisé par la critique. Encore à ce jour, les études sur le sujet sont peu nombreuses. Pourtant, il s'agit du genre littéraire le plus lu, avec le roman historique, en Europe comme en Amérique. Les premiers travaux scientifiques sur le sujet paraissent dans la foulée des études culturelles et féministes dans les années 1970-1980. Ces recherches pionnières sont dues entre autres à Janice Radway aux États-Unis (*Reading the Romance*), à Julia Bettinotti et son équipe au Québec (*La corrida de l'amour, Les 50 romans d'amour qu'il faut lire*, ce dernier chez Nuit blanche éditeur) et à Ellen Constans en France (*Parlez-moi d'amour*, PULIM). Aujourd'hui, alors que les corpus populaires sont relativement bien intégrés aux programmes universitaires, qu'en est-il du roman d'amour? Quelles avenues la critique emprunte-t-elle pour saisir sa portée?

L'iceberg Harlequin

Auteur d'importants travaux sur le roman d'aventures et d'espionnage, Paul Bleton l'avoue, n'eût été son amitié avec Bettinotti et Constans, il ne se serait sans doute pas intéressé au roman d'amour. C'est en leur hommage qu'il a conçu à la TELUQ un cours qui conjugue plusieurs approches (psychologique, sociologique, narratologique) pour cerner l'histoire du roman d'amour français, québécois et américain.

Le professeur amène ses étudiantes à réfléchir au plaisir de lecture que procure le roman d'amour et qui contribue à son succès planétaire. Celui-ci résiderait-il dans la répétition d'un scénario

VOIR PAGE F 2 : ENSEIGNER



★ La publication des classements internationaux a fait l'effet d'une bombe. Ce livre devrait provoquer une explosion deux fois plus forte encore.

— ALAIN TOURAINE

★ À lire absolument.

— ALAN BERNSTEIN

★ Un bijou d'information qui nous force à réfléchir aux défis de l'avenir.

— ROBERT GIROUX

★ Un livre réfléchi et courageux.

— HOWARD ALPER

★ Une étude riche et rigoureuse.

— MICHÈLE LAMONT

CE QU'IL FAUT SAVOIR SUR LES UNIVERSITÉS

www.pum.umontreal.ca/les-grandes-universites-de-recherche

AMOUR, ROMANCE, ÉROTISME

La bibliothèque rose

Quelques souvenirs et suggestions de lectures amoureuses ou coquines, glanés dans la salle de rédaction du *Devoir*.

Une chaumière et un cœur, ou *Quatre pas dans les nuages* (Fernand-Nathan). C'est à coup sûr une bien belle façon, de la part du papa de Snoopy, de Charlie et consorts, d'expliquer par des petites vignettes rigolotes et émouvantes comment peut se décliner l'émotion insaisissable qu'est l'amour.

Amélie Gaudreau

Au seuil de la puberté, c'est le catalogue Sears, aux pages des sous-vêtements féminins, qui constituait notre lecture érotique préférée. Enfin, lecture est un grand mot, car ce sont bel et bien les images des mannequins en petite tenue qui nous intéressaient. Comme dirait l'autre, à défaut de pain, on mangeait de la galette.

Benoît Munger

Jane Eyre (Charlotte Brontë). L'histoire d'amour impossible entre Jane Eyre et Mr. Rochester, grand classique anglais, est d'un lyrisme délicieux avec ses dialogues polis et ses rebondissements de circonstance. Bien dosée en espoir et en tourments, la saga fait naître direct la grandiloquence de l'Angleterre victorienne.

Geneviève Tremblay

Au secondaire, on devait lire **La Corriveau**, par Andrée Lebel (VLB). On trouvait ça terriblement ennuyant, comme n'importe quel roman du terroir dans les mains d'un ti-cul de 14 ans. Mais à la page 44 — j'y vais de mémoire — il y avait une scène érotique qui arrivait de nulle part, où la Corriveau se faisait basculer dans le foin. Je peux-tu te dire que tous les garçons du cours avaient les yeux gros comme des balles de golf à la lecture de ce passage, que l'on trouverait probablement très prude aujourd'hui. Disons qu'en déposant les livres sur le bureau, plusieurs des copies s'ouvraient toutes seules à cette fameuse page 44...

Philippe Papineau

Going Down. Ce recueil de textes érotiques, rassemblés à la fin des années 1990 par Chronicle Books dans le plus pur esprit de San Francisco, affiche un sous-titre sans équivoque: «*Lip Service From Great Writers*». De Philip Roth à Anaïs Nin en passant par John Updike, Frank Zappa ou Norman Mailer, ce voyage au Sud dévoile des charmes aussi nombreux que diversifiés qui font délicieusement réfléchir sur les valeurs inusables du don et de l'accueil. Cela, pardonnez la facilité, dans une langue habile et sans retenue.

Louise-Maude Rioux Soucy

Le plus marquant? **Le grand cahier** (Seuil) d'Agota Kristof, lu sous le bureau pendant un cours de Math 416. Une puissante et importante initiation littéraire. La froideur, le détachement, les scènes lues, relues et rerevues. Le bain de la servante, l'escapade de la cou-

sine et celle, troublante, de Bec-de-lièvre et du chien. Et de penser, à la fin de chaque chapitre: «Est-ce que la prof de français l'a lu avant de nous le mettre à son programme?»

Émilie Folie-Boivin

Le postier de Charles Bukowski (Grasset). «*On pouvait entendre l'océan courir là-bas, [...] on pouvait sentir la marée monter et descendre. J'ai pris mon temps, avec elle; on a parlé et on a bu. On a fait marcher la sauce tout en rigolant et en causant et en écoutant l'océan. Je me suis défringué mais je lui ai fait garder ses vêtements. Ensuite je l'ai portée sur le lit et tout en me frottant partout sur elle je lui ai finalement enlevé ses frusques, et je suis rentré. J'ai eu du mal pour entrer. Ensuite elle a laissé passer. J'ai rarement eu mieux. J'entendais l'eau, j'entendais la marée monter et descendre. C'était comme si j'avais moussé avec tout l'océan.*» Avoir 20 ans et lire ceci, ça donne le goût de devenir postier, poète, écrivain, buveur et, bien entendu, baiseur. Je n'ai jamais été postier.

Olivier Zuïda

D'un cours de littérature érotique suivi à l'UQAM au début des années 1990, ce que j'ai retenu? La thèse originale de notre professeure, soit que les romans érotiques sont construits comme les contes de fées. **Sade** et **Andersen** côte à côte? Je ne l'aurais jamais imaginé toute seule.

Michèle Malenfant

Jours tranquilles à Clichy (Henry Miller, Bourgois). Le brûlant auteur américain n'a jamais décrit les ébats à demi-mot, mais dans ce volet moins connu relatant ses aventures parisiennes, les règles sont totalement abandonnées. Vraie, crue et follement captivante, la débâche y est présentée comme la seule manière de vivre possible, dans un Paris qui a depuis bien changé. Érotique? Non. Grivois, certainement!

Sophie Chartier

Dans **Hadriana dans tous mes rêves** (Gallimard), le français, l'espagnol, l'anglais et le créole frenchent goulument. Mais dans ce roman de René Depestre, ce sont aussi les zombies et les papillons qui excitent! La nouvelle zombie Hadriana Siloé, une jeune Blanche qui doit épouser un Noir, tombe raide morte après avoir dit «oui» devant l'autel. Une immense fête sensuelle dont elle est la reine morte s'ensuit entre morts et vivants. Balthazar Grancharé a couché avec la «femme-jardin de son sorcier». Pour punition, il est transformé en papillon et doit désormais coucher avec les femmes pendant leur sommeil. Les victimes racontent: «*Pendant ce temps ses doigts remontaient en crabe, fiévreusement, le long de mes cuisses*»... Une prose haïtienne lascive à souhait!

Marie-Pier Frappier

Le désir au féminin

LISE GAUVIN

Le projet était ambitieux: demander à des écrivaines du monde noir d'écrire une nouvelle à propos du plaisir au féminin. La responsable, Leonora Miano (Prix Femina 2013 pour *Une saison de l'ombre*), explique ainsi son titre: «*En dépit de sa forme érectile, le volcan est aussi creux. Il peut avoir un ou plusieurs cratères, à travers lesquels ses explosions, diffusant du gaz ou de la lave, font suffoquer le monde, l'embrasent parfois. Se dressant vers le ciel tout en abritant des abîmes, il a un côté androgyne, ce qui ouvrirait d'innombrables possibilités créatives.*»

Après *Première nuit. Une anthologie du désir* (Mémoire d'encrier, 2013), réservée aux écrivains masculins, voici *Volcaniques. Une anthologie du plaisir*, comprenant douze nouvelles d'auteurs connues et moins connues originaires du Cameroun, du Sénégal, de la Guinée, de la Martinique et de la Guadeloupe, certaines d'entre elles résidant en France ou aux États-Unis.

De cet ensemble aux allures libertines, je retiens moins les descriptions osées, somme toute assez monotones et répétitives, que les diverses configurations du désir au féminin, celui-ci prenant les aspects les plus inattendus, souvent inavouables. Aussi est-ce moins l'acte sexuel lui-même que les circonstances qui le motivent qui font l'originalité du recueil. Telle cette avocate qui ne peut fantasmer que sur une seule et même personne, qu'elle substitue en pensée à chacun de ses partenaires (Nafissatou Dia Diouf). Ou cette autre dont le mari est impuissant et qui trouve un remplaçant capable de lui rendre quelques services sans trop de conséquences (Gisèle Pineau). Il s'agit chaque fois de mises



THOMAS SAMSON AGENCE FRANCE-PRESSE

L'auteure Leonora Miano

en situation dans des contextes fort différents: une soirée au théâtre (Marie Dô), un déménagement (Nathalie Etoke), une escapade hors de son pays (Fabienne Kanor).

Figures légères

Tout cela en vaut-il la peine? se demande l'une des narratrices, résignée au célibat après avoir qualifié de papillonne le jeu de séduction qui consiste à déployer «tant d'efforts pour se retrouver à l'horizontale». Au terme d'ex-

périences traumatisantes, la jeune femme de la nouvelle de Leonora Miano décide de changer son prénom, comme on se refait une virginité, et en conclut à une sorte de parcours programmé du désir: «*Si le désir est avant tout mimétique, s'il est vrai qu'il reproduit un modèle, il ne s'agit pas seulement de celui du couple parental. Ce que l'on imite, c'est aussi la sorte de désir qui s'est portée sur nous à l'origine. Au commencement de l'aventure sexuelle.*»

Collaboratrice
Le Devoir

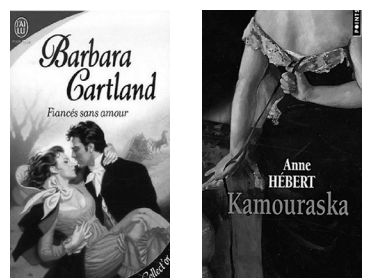
VOLCANIQUES
UNE ANTHOLOGIE DU PLAISIR
Collectif dirigé par Leonora Miano
Mémoire d'encrier
Montréal, 2015, 220 pages

ENSEIGNER

SUITE DE LA PAGE F 1

universel qui permettrait à la lectrice de se «*brancher sur l'éternité de l'amour*»? Ou plutôt dans «*les variations, les surprises*» qui créeraient des écarts entre la fiction et le vécu personnel de chacune? Bleton révèle de la complexité dans ce genre en apparence simpliste. Sa vaste expérience lui a d'ailleurs appris qu'«*aucune règle générale ne permet jamais de résumer la littérature populaire*».

L'ouvrage de Pascale Noizet *L'idée moderne de l'amour* (Kimé) est incontournable pour comprendre le roman sentimental en série. L'auteure postule que «*les Harlequinades sont la pointe d'un iceberg social*» et que l'idéologie qui les sous-tend «*continue de structurer le système sexe/genre dans nos sociétés contemporaines*». La chercheuse s'attarde aussi au récit introspectif, à la «*vi-*



sion avec l'héroïne» qu'épouse la lectrice par-delà la trame narrative de la conquête.

De 1990 à 2005, Noizet a enseigné à l'UQAM le roman d'amour à plusieurs cohortes d'étudiantes avides de ce type de livres. Tandis que la popularité de Harlequin ne se dément pas, Noizet note l'existence d'une «*nouvelle littérature féminine*», l'auto-fiction érotique, veine de laquelle découlerait en partie le phénomène de l'heure sur les nuances de Grey.

Policier, le roman d'amour?

Sophie Létourneau, professeure de création littéraire à

l'Université Laval, offre depuis peu un séminaire sur «*l'histoire d'amour*». Elle-même auteure de *Chanson française* (Quartanier), qualifié par la critique de grand roman d'amour contemporain mais qui visait plutôt à détourner les codes, Létourneau s'est adonnée à un «*travail conceptuel et formel sur l'amour*» inspiré de Flaubert, de Proust et de Calle.

Plutôt que le thème, ce sont les formes et les structures qui retiennent son attention. Selon Létourneau, «*le roman d'amour est un roman policier*», genre qui, lui, a acquis ses lettres de noblesse. En lieu et place des suspects se retrouvent des prospects; aux indices se substituent une foule de signes à déchiffrer. Enfin, pour elle, la perte de sens du roman sentimental serait un «*appauvrissement littéraire, puisqu'il y a aussi une vérité dans le roman d'amour*».

À lire et à entendre Bleton, Noizet et Létourneau, on se demande comment on pourrait se priver d'études sur ce genre, apanage de plus de 50 millions de lectrices régulières — et de quelques lecteurs anonymes —, qui in-

forme à la fois nos relations sentimentales, mais aussi sociales et culturelles.

Collaboratrice
Le Devoir

Trois romans d'amour à l'étude

Kamouraska d'Anne Hébert (1970, Seuil)
Les filles de Caleb d'Arlette Cousture (1985, Libre Expression)
Chanson française de Sophie Létourneau (2013, Quartanier)

« Je repensais l'histoire littéraire du côté des auteures, recomposais une antériorité pour accéder à des perspectives nouvelles. Pourquoi les écrivaines avaient-elles été si peu lues? » Avec «*Généalogie littéraire*», France Théoret signe la rubrique LE LIVRE JAMAIS LU de ce numéro.

NUIT BLANCHE magazine littéraire

N° 137 hiver 2015
8,95 \$

Michael DELISLE
Robert LALONDE

Christine BROUILLET
Marie-Ève SEVIGNY

Le Rambo de VLB
Hélène DORION

Éric CHARLEBOIS

Anne-Marie SICOTTE

André BAILLON Paul VEYNE

Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean, bureau 403
Québec (Québec) G1R 1R7

En kiosque et en librairie le 14 février 2015

Économisez jusqu'à 35% du prix en kiosque
Quatre numéros par année

Offrez-vous

Abonnement 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Offrez-lui

Abonnement-cadeau 1 an : 34 \$ 2 ans : 56 \$ TAXES INCLUSES

Cadeau offert par

COORDONNÉES DE L'ABONNÉ(E)

Nom Prénom

Adresse

Ville Province

Code postal Tél.

Courriel

Chèque à l'ordre de Nuit blanche VISA MasterCard

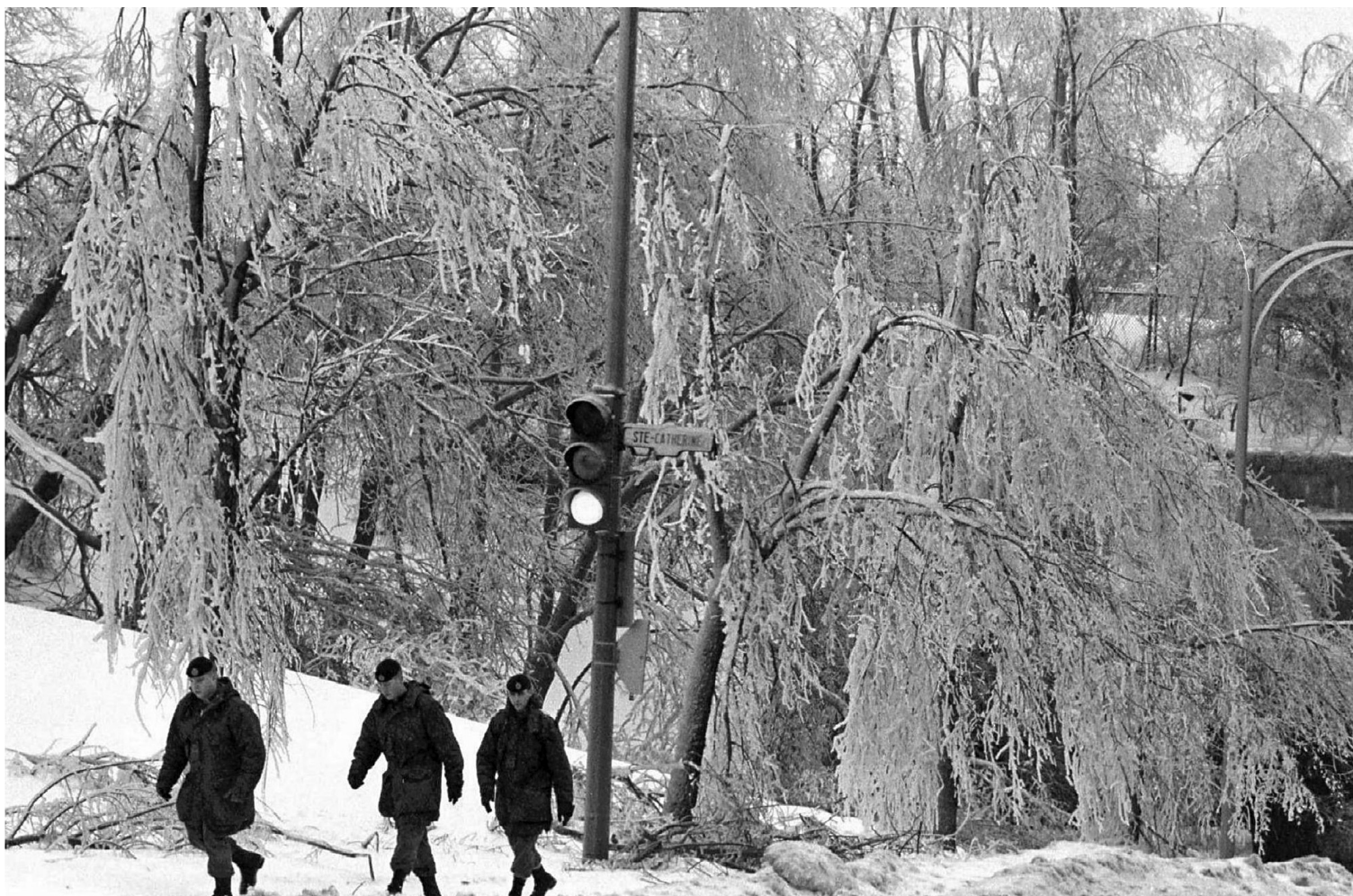
N° de la carte

Date d'expiration

Postez ce coupon à Nuit blanche, 1026, rue Saint-Jean,
bureau 403, Québec (Québec) G1R 1R7

ou 418 692-1354 ou site@nuitblanche.com

LITTÉRATURE



ARCHIVES LA PRESSE CANADIENNE

La crise du verglas, cette tempête de pluie verglaçante qui a paralysé pendant plusieurs jours une partie de l'est de l'Amérique du Nord en janvier 1998, privant d'électricité des dizaines de milliers de foyers de Montréal et de la Montérégie, a frappé les consciences.

Un enfer de glace

Pour son deuxième roman, Gabriel Anctil met en scène un huis clos familial

CHRISTIAN DESMEULES

C'était à la fois beau et terrifiant. Les rues étrangement calmes, les arbres cristallisés, ce silence impossible. La crise du verglas, cette tempête de pluie verglaçante qui a paralysé pendant plusieurs jours une partie de l'est de l'Amérique du Nord en janvier 1998, privant d'électricité des dizaines de milliers de foyers de Montréal et de la Montérégie, a frappé les consciences. Chaque personne qui l'a vécue a sa petite histoire.

Après *Sur la 132* (Héliotrope, 2012), roman qui suivait la trajectoire d'un publicitaire montréalais quittant tout pour s'installer dans le Bas-Saint-Laurent et se rebrancher sur les racines collectives, Gabriel Anctil s'inspire de cette crise du verglas dans *La tempête*. Il compose cette fois un huis clos familial explosif. Le contexte est idéal pour exhumer de vieilles rancœurs et des secrets familiaux. Des personnages tendus, réunis ensemble contre leur gré, vont s'affronter dans ce deuxième roman au titre shakespearien.

Aveux

Après deux jours sans électricité, les parents de Jean, le

narrateur de *La tempête*, qui avait 14 ans au moment des faits qu'il raconte, prennent la décision de quitter leur maison de Notre-Dame-de-Grâce pour aller demander l'hospitalité à la grand-mère maternelle du garçon. Elle vit à Outremont, dans l'une de ces grosses « cabanes » du chemin Côte-Sainte-Catherine, avec son fils, Arthur, auquel la mère de Jean n'a pas adressé la parole depuis plusieurs années.

Pris entre une mère dépressive et un père fuyant et autoritaire, l'adolescent tout à coup « avait le puissant sentiment d'avoir été expulsé de l'enfance, contre son gré ». La grand-mère, elle, beau personnage mais largement aveugle à ce qui se joue réellement autour d'elle, aborde comme à son habitude la vie « comme une grande fête ».

Chef représentant pour une importante compagnie pharmaceutique, le père de Jean, lui, s'absente et profitera des circonstances pour prendre une décision qu'il repoussait depuis longtemps. Alors que sa mère, faisant dépression sur dépression, assommée par les médicaments, est « fragile comme le crépuscule, tirillée entre le jour et la nuit, repoussant sans répit la noirceur qui parvenait

parfois à abattre ses remparts et à engloutir complètement ».

Tout le contraire de sa sœur, Arthur s'agite et pète les plombs à tout propos, n'hésitant pas à entrer en conflit ouvert avec son neveu qu'il connaît à peine. Ancien musicien dans un petit groupe de covers qui faisait la tournée des bars du Québec, c'est un agent de sécurité vantard et frustré. Une grande gueule qui vit là avec sa compagne aux crochets de sa mère dans cette grande maison, heureuse de ne pas y habiter seule.

Origines

Ces quelques jours vécus en commun durant la crise du verglas agiront donc comme un révélateur, il faut s'y attendre, des failles et des tensions familiales. Pour Jean, le jeune narrateur, c'est une expérience initiatique. Son monde s'écroule sous ses yeux, comme les branches des grands arbres ployant sous le verglas à l'extérieur de la maison. « Il avait suffi de quelques gouttes de pluie pour que les membres de sa famille se mettent à nu et qu'il apprenne à vraiment les connaître. Pour le meilleur et pour le pire. »

Un roman largement dialogué, à l'oralité crue et exacerbée

par les tensions qui agitent tous ces personnages pris au piège des circonstances et de leur histoire commune. Cette maîtrise des dialogues, déjà à l'œuvre dans son roman précédent, est l'une des forces de Gabriel Anctil.

Mais rien qui soit suffisant pour faire oublier les nombreux défauts de ce roman farci de raccourcis psychologiques et qui s'inspire de la fameuse réplique tirée du *Huis clos* de Sartre, placée en exergue : « Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres. » En empiétant révélation par-dessus révélation, jusqu'à dévoiler à Jean « la véritable histoire de ses origines », multipliant les secrets, Gabriel Anctil donne à cette tempête intérieure des airs de vaudeville.

Une main trop lourde qui fait souvent basculer *La tempête* vers un simplisme de téléroman. Comme pour l'aveu final qui n'ajoute rien à l'histoire, au drame, à la crise. Rien. Sinon le superflu et le ridicule.

Collaborateur
Le Devoir

LA TEMPÊTE

Gabriel Anctil

XYZ

Montréal, 2015, 224 pages

AMOUR

SUITE DE LA PAGE F 1

miséricorde, il s'est rebraqueté à la hâte et a fui sans demander son reste (ou mon numéro de téléphone). Encore une Saint-Valentin qui tournait en poisson d'avril.

— *Allô ma chérie, je suis de retour.*

Elle a ouvert les yeux et m'a souri faiblement, puis, après avoir repris son souffle, a annoncé à la ronde :

— *OK tout le monde. Pause pipi!*

Les mâles ont un peu ronchonné, mais l'ont quand même aidée à se relever. Elle s'est rendue en claudiquant à la salle de bain où elle m'a embrassée tendrement avant de me demander :

— *Alors, mon amour, le grand rendez-vous romantique? Ça s'est bien passé?*

— *Pas trop. Il était ennuyeux comme la pluie et éjaculateur précoce par-dessus le marché.*

Elle a fait cette moue boudeuse qui me fait toujours craquer et, toute de miel, m'a dit :

— *Ne t'en fais pas, trésor, tu vas finir par le rencontrer, le prince charmant qui t'amènera sur son blanc destrier souper chez ta mère.*

Le cœur qui chavire et une larme au coin de l'œil, je l'ai embrassée de nouveau, avant de lui dire :

— *Ma chérie, c'est vraiment toi la dernière des romantiques.*

Collaboration spéciale
Le Devoir

Anne Archet, qui écrit anonymement de la littérature érotique depuis que le monde est monde, a publié récemment Le carnet écarlate. Fragments érotiques lesbiens aux éditions du Remue-Ménage. Elle pourrait être n'importe qui — même vous.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Folies de M. Blais et autres tourments de Serge

Un autre ovni signé François Blais

CHRISTIAN DESMEULES

Roi des nuits de « Grand Shawinigan » pendant un certain temps, imbu de lui-même au-delà du raisonnable et né — c'est l'évidence — avec un poil dans la main, monsieur B*** est un drôle de pistolero. Fils d'un ancien professeur de boxe anglaise, dangereusement timbré, l'homme est toujours prêt à recourir aux conseils de son éternel ami Firmin, mais sans jamais les suivre, lorsque les circonstances l'y poussent.

Cataonie, le premier recueil de nouvelles de François Blais, déjà auteur de huit romans (*Nous autres ça compte pas*, *Document 1*, tous deux à L'Instant même), rassemble six aventures de ce protagoniste narrateur aux obessions singulières. Des histoires étrangement loufoques qui ne sont pas aussi éloignées qu'on pourrait le croire de l'univers habituel de cet écrivain prolifique.

Personnage altier, monsieur B*** taquine lui aussi la muse et on fait sa connaissance alors qu'il met le point final à son dernier roman, *Tourments de Serge*. Préoccupé à l'excès par la longueur de son manus-

crit, ne faisant pas confiance à son traitement de texte pour lui donner le compte exact des mots, il sollicite les services d'un « compteur de mots » professionnel. Mais le doute persiste et il finira par compter et recompter lui-même jusqu'à l'épuisement nerveux (*Combien?*).

Plus loin, on retrouve le quadragénaire amoureux fou d'une naine, caissière dans une épicerie. « *Je ne pouvais plus continuer à me mentir: j'avais cette naine dans la peau.* » Mais comble d'injustice, cette personne de petite taille refuse ses avances. Un rejet qui le pousse au meurtre, même en ayant recours à une « victime de substitution » (*La naine*).

Dans une autre nouvelle, achetant à vil prix un vieux numéro de *Placid et Muzo*, une série de bandes dessinées, monsieur B*** s'aperçoit avec consternation qu'une page déchirée ampute de sa chute, celle du petit cochon qui passe sur la chaise électrique, envoyée par un lecteur, un certain André Camus (*La chute de Camus*).

Univers parallèles

Assassiner sa vieille tante à coup de hachette sans broncher, comme chez Dostoïevski? Monsieur B*** aussi en est capable, comme de la plus versante des franchises : « *mon but est de vous occire et, dans quelques jours, assister à vos funérailles, y rencontrer le vicomte de G*** et m'en faire une relation utile* » (*Raskolnikov*).

Dans *L'intrus*, François Blais — c'est son nom complet — rêve qu'il est un personnage dans *Angéline de Montbrun*, le roman de Laure Conan. Secrètement amoureux d'Angéline dans ces rêves, il y « vit » des événements qui ne se retrouvent pas dans le roman. Mais chacun de ses épisodes nocturnes a pour effet de modifier le livre original jusqu'à changer même son titre... Ses tentatives dérisoires pour vérifier la réalité le font basculer encore plus avant dans un univers à la Ray Bradbury.

Cataonie, dont le titre est emprunté à un géographe romain Strabon, donne naissance à un monde fou qui se déploie dans un style extrava-

gant où François fait largement usage de l'imparfait du subjonctif. Mélangeant la rigueur hautaine de la langue avec l'humour noir, maniant avec enthousiasme l'ironie et l'écart, François Blais émaille ses nouvelles de dialogues pince-sans-rire du genre : « *Mais, mon cher, vous ne bande guère. — En effet, ma mie, cela est fâcheux.* »

Dans cet univers parallèle où évolue son personnage psychopathe et bédésque comme un poisson dans l'eau, tous les coups sont permis. Malgré ses histoires brèves et plus que jamais déjantées, *Cataonie* trouve sa place à côté de la plupart des livres de François Blais, qui sont le plus souvent peuplés de personnages oisifs et doucement obsédés.

Bon voyage en Cataonie. Un autre ovni signé François Blais.

Collaborateur
Le Devoir

CATAONIE

François Blais

L'Instant même

Québec, 2015, 120 pages

En librairie le 17 février

L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

LE DEVOIR

Gaspard LE DEVOIR
PALMARÈS

Du 2 au 8 février 2015

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉSENT NB DE SEMAINES

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉSENT	NB DE SEMAINES
▼ Romans québécois			
1	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean	1/4
2	Sous l'emprise de Monsieur Addams	Marjorie D. Lafond/Les Éditeurs réunis	-/1
3	Un voisinage comme les autres • Tome 4 Un hiver fiévreux	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis	3/5
4	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 2 Perceptions	Anne Robillard/Wellan	2/3
5	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis	5/12
6	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean	4/10
7	Un jukebox dans la tête	Jacques Poulin/Leméac	-/1
8	À l'état sauvage	Robert Lalonde/Boréal	-/1
9	Violence à l'origine	Martin Michaud/Goélette	6/12
10	Coup sur coup • Tome 3 Coup de maître	Micheline Duff/Québec Amérique	7/3

▼ Romans étrangers			
1	L'effet papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel	2/2
2	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès	-/1
3	Soumission	Michel Houellebecq/Flammarion	1/3
4	Colère ardente	Richard Castle/City	3/3
5	Le jour où j'ai appris à vivre	Laurent Gouelle/Kero	8/2
6	The Women murder club • Tome 12 12 coups pour rien	James Patterson Maxine Paetro/Lattès	4/4
7	Le marchand de sable	Lars Kepler/Actes Sud	5/4
8	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès	-/1
9	Que ta volonté soit faite	Maxime Chattam/Albin Michel	7/2
10	La colline aux esclaves	Kathleen Grissom/Guy Saint-Jean	6/4

▼ Essais québécois			
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression	1/14
2	Dérives de la commission Charbonneau	Louis Demers/Libér	3/2
3	Demain, il sera trop tard, mon fils	L. Pagé J. Naidoo K. Naidoo-Pagé/Stanké	-/1
4	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux	5/16
5	Le roman sans aventure	Isabelle Daunais/Boréal	-/1
6	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal	7/3
7	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux	6/9
8	Une histoire philosophique de la pédagogie • Tome 1 De...	Normand Baillargeon/Poète de brousse	-/1
9	Chroniques des années molles	Normand Baillargeon/Leméac	-/1
10	Le cimetière des humanités	Pierre-Luc Brisson/Poètes de brousse	2/2

▼ Essais étrangers			
1	Le ménaphar et l'araignée	Claire Legendre/Les Allusifs	-/1
2	Le capital au XXI ^e siècle	Thomas Piketty/Seuil	1/37
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob	4/11
4	L'État islamique	Samuel Laurent/Seuil	5/9
5	Houellebecq économiste	Bernard Maris/Flammarion	-/1
6	Le retour des djihadistes. Aux racines de l'État islamique	Patrick Cockburn/des Équateurs	6/2
7	Les âmes blessées	Boris Cyrulnik/Odile Jacob	2/13
8	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel	3/3
9	Sœurs volées	Emmanuelle Walter/Lux	-/1
10	Les barbares. Essai sur la mutation	Alessandro Baricco/Gallimard	-/1

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Si elle écrit ne fréquenter la poésie qu'en touriste, Véronique Côté l'a pourtant récitée et mise en scène, avec sa sœur Gabrielle (en arrière-plan), dans *Attentat*, au Théâtre de Quat'Sous, en décembre dernier.

Le surgissement

LOUIS
HAMELIN

Il y a des mots qui, au fil du temps, à coups de métaphores, tendent à s'agrandir, à étendre à d'autres signifiés le territoire qu'ils se taillent dans l'empire du Sens. Prenez « coq ». Simple onomatopée à l'origine, reproduisant le cri de l'oiseau qu'il nomme, le mot désigne aujourd'hui autant une coiffure (on écrit parfois « coque ») qu'un vaniteux séducteur de l'espèce humaine. L'anglais s'en est éventuellement emparé pour lui conférer la dignité de synonyme de l'organe viril.

D'autres mots nous donnent l'impression de rapetisser avec le temps. « Beauté » est de ceux-là. Au commencement, était beau ce qui procurait une émotion esthétique. Utilisez le même mot aujourd'hui, dites « Je veux parler de la beauté... », et il y a d'assez bonnes chances pour que, autour de vous, l'on évoque spontanément les masques antirides et les canons irréalistes des magazines féminins. Et tant pis pour le scintillement miraculeux de la neige fraîche et cette intense lumière bleue d'un ciel de janvier caressé par le vol glissé d'un épervier.

Expérience facile : je gougeule conjointement les mots « beauté » et « nature » sur mon ordi. Mon coup de sonde se voit récompensé par une panoplie commerciale où reviennent les mots « cosmétiques » et « soins esthétiques ».

Quand j'ai fini de lire *La vie habitable* de Véronique Côté, je rentrais d'une promenade en famille dans la neige : deux adultes tirant chacun un traîneau avec un petit humain

dedans. Les rues de ce quartier résidentiel parfaitement banal où nous précédions le chasseur et qui, dans le soir, nous environnaient d'une douceur et d'une solitude comme irréelles au milieu des flocons qui continuaient de tomber, semblaient transfigurées. Mais combien comme nous ce soir-là, et combien devant la télé, et combien, le lendemain, à pelletter leur entrée de cour en maugréant comme celui qui me dit un jour : « Assez de cette merde blanche... »

La poésie en touriste

« Je parle de poésie ; je ne parle pas de poème », précise l'auteure dès les premières pages, à l'intention, peut-être, de ceux qui seraient tentés de chercher dans *La vie habitable* un discours sur la poésie en tant que genre littéraire distinct, même s'il y a un peu de ça, aussi, dans ces pages traversées par quelques silhouettes inoubliables, les Miron, Giguère, Godin en « sacrements d'étoiles / de crucifix de calvaires / de couleur d'ardent voyage » et, plus près de nous, ce crooner radio-canadien de la déclamation post-psychédélique qu'est Jean-Paul Daoust.

De cette poésie-là, qu'elle avoue connaître mal et aimer « en touriste », l'auteure sait parler, mais moins bien, je trouve, que de l'autre, qui a rapport à la beauté, à des formes de beauté n'ayant rien à voir avec ce que promet et promet l'industrie de l'obsession narcissique : la beauté qui embrasse large, la beauté du monde, cette idée démodée, cet idéal esthétique d'un autre âge, rendu caduc, nous expliquent les vestons-cravates, par la plomberie de Fort McMurray. Côté propose cette définition : « Poésie : surgissement irrésistible de la beauté. » Et aussi : « Poésie : réponse sauvage à des questions qui ne se posent pas. »

« Il y a une beauté de la nature, du territoire, qui provoque en nous quelque chose qui nous élève, ou mieux, nous agrandit. » Dans ce manifeste d'une indignée dont la poésie est la bannière, on avance sur le fleuve natal de l'auteure, qui coule comme langue maternelle tandis que le pays s'offre au regard (« regarder, ce luxe inouï ») avec ses richesses et ses vicissitudes : bélugas, « batitures, estuaires et îles, oies, bernaches, huards, lupins, églantines dans l'odeur des algues, épinettes, lacs... », pétroles de schiste et forages d'Anticosti, et de Gaspé à Restigouche, la Gaspésie abandonnée, livrée par son gouvernement aux avocasseries, fricasseries et autres poursuites-bâillons de compagnies prédatrices.

« [...] ils ne savent pas ce qu'ils font. [...] si, comme moi, ils se frottaient à ce pays, même peu, même sans le vouloir, [...] s'il goûtaient [sic] un seul moment la prodigieuse splendeur qui s'abat sur nous quand on se met à vraiment regarder ce bout de terre inouï sur lequel nous marchons, ils arrêteraient tout ce cirque grossier. Je voudrais les emmener voir le Québec avant qu'ils ne le détruisent. »

Langue de terre

C'est écrit comme ça tout du long, avec cette passion, dans une langue dont la force donne l'impression à certains moments de fusionner, comme chez Miron, avec l'espace laurentien lui-même. J'aurais envie d'en citer encore des grands bouts, ce qui pourrait, j'en conviens, ressembler à une forme de démission critique, mais il se trouve que je viens de lire dans mon journal que le champion de l'austérité provincialiste s'attelle mainte-

nant au démantèlement du ministère de la Faune. Là-bas dans le fauteuil du premier ministre, le pêcheur de saumons qui pose au grand seigneur technocratique a jugé qu'il pouvait se passer du pygargue à tête blanche et de quelques autres créatures à poil ou à plumes dont le statut est fragile. Pour ce qui est du faucon pèlerin, il le préfère sans doute perché au poing d'un scheik.

Véronique Côté m'enlève les mots de la bouche. Tout est lié. Nos paysages massacrés : « [...] nous construisons sans jamais nous arrêter pour réfléchir l'espace, sabotant la beauté des lieux à grands coups de développements résidentiels inconsiderés [...]. C'est une laideur qui n'est pas anodine : elle sape les esprits. »

La « vente de feu » : « [...] terres, mers, oiseaux, mammifères, merveilles et mondes entiers inattaqués, vie sauvage et eau potable... »

La dénaturation de la langue : « L'époque fait grand bruit. Difficile en effet de trouver un coin où se mettre à l'abri de l'assourdissant manège tournant jour et nuit, pétaradant, hoquetant, ronflant — le flot pollué des ondes est le véhicule d'une logorrhée boueuse et indigeste qui semble s'autogénérer, sans possibilité de ralentissement, de pause, ou mieux, de silence. »

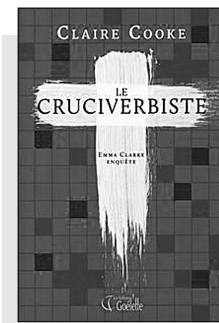
Oui, le silence fait du bien. Mais le silence est bien la dernière chose dont on a envie en refermant *La vie habitable*.

« Quand on n'a que l'amour... », chantait Brel. Et nous, qu'avons-nous d'autre que la poésie à opposer à la Couillardise ?

LA VIE HABITABLE

Véronique Côté
Atelier 10
Montréal, 2014, 92 pages

LA VITRINE



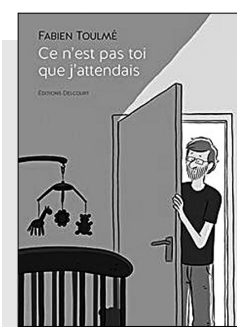
POLAR

LE CRUCIVERBISTE

Claire Cooke
Éditions Goélette
Montréal 2015, 506 pages

Le petit milieu des agents immobiliers est secoué : on vient de retrouver un des leurs pendu... et tout laisse croire que c'est un faux suicide. Lorsqu'on découvre une deuxième victime, on se met à la SQ à penser à un tueur en série, même si le *modus operandi*, justement, n'est pas le même : c'est que le meurtrier laisse des notes en latin près de ses victimes. Et qu'en plus il fait parvenir des grilles de mots croisés à la policière Clarke pense pouvoir tirer l'affaire au clair lorsqu'elle se retrouve à son tour prisonnière du tueur. Malgré une intrigue bien menée et des personnages plutôt crédibles, il faudrait amputer quelques centaines de pages à ce gros livre à l'écriture un peu bavarde. Mais comme c'est un premier roman, les quelques promesses qui se laissent deviner ici et là parviendront peut-être à se réaliser.

Michel Bélair



BANDE DESSINÉE

CE N'EST PAS TOI QUE J'ATTENDAIS

Fabien Toulmé
Delcourt
Paris, 2015, 252 pages

Le sujet n'est pas facile, mais il est vachement bien tricoté par Fabien Toulmé, petit gars d'Orléans, en France, ingénieur en génie civil de son état, éternel expatrié dans les pays chauds, qui a décidé de passer par la bande dessinée pour témoigner d'une rencontre : celle qu'il a eue un jour avec la trisomie 21 de sa fille Julia. Le petit bout de femme est né en France il y a quelques années, après avoir été conçu au Brésil où le père de famille a vécu avec sa femme. Intimiste — forcément —, débordant d'humanité, habilement découpé, sensible, graphiquement soigné et exposant parfois des fragments de cet humour simple que fait apparaître la vie dans les pans mouvementés de la condition humaine, ce récit illustré, son premier, expose déjà le talent d'un grand. Un grand qui trouverait facilement sa place, dans une bibliothèque s'entend, aux côtés d'un Guy Delisle ou d'un Michel Rabagliati. Vraiment.

Fabien Deglise



NOUVELLES

TU MONTRERAS MA TÊTE AU PEUPLE

François-Henri Désérable
Folio
Paris, 2014, 210 pages

Première œuvre d'un écrivain français de 27 ans qui est aussi docteur en droit et joueur de hockey professionnel (eh oui!), ce recueil de nouvelles à forte teneur historique a beaucoup de qualités. Il nous plonge au cœur de la Terreur (1793-1795), période sombre de la Révolution française pendant laquelle la guillotine tranche bien des têtes, célèbres ou non. Ainsi, grâce à une écriture ciselée et dense aux accents romantiques, Désérable reconstruit, en respectant l'historiographie, les dernières heures de Charlotte Corday, de Marie-Antoinette, d'Adam Lux, de Georges Danton, d'Antoine Lavoisier, d'André Chénier et de quelques Girondins, en plus de donner la parole au petit-fils de leur bourreau. Le style, lyrique, et les histoires, graves et bouleversantes, qui s'apparentent à des tableaux littéraires, forment un tout prenant.

Louis Cornellier

POÉSIE

Le nom de Marie-Hélène Montpetit

HUGUES CORRIVEAU

« Je tiens ma faim dans ma main comme un iris », nous dit Marie-Hélène Montpetit dans son troisième recueil. Une faim inassouvie, un besoin de surseoir à une déprime hante ses mots, cette vie dont elle témoigne, révoltée par ce qui opprime son désir d'absolu. Le « cœur-faucon » d'Anne Hébert n'est pas loin chez la poète, qui avoue quelques vers plus loin : « Je suis aveugle. » Sa « rouge raide colère », levain solide dans l'âme, soutient le souffle porteur. Elle ne va pas vers les pharaons, mais vers son amant.

« Au-dessus d'un landau vide », « une bête rôde dans les tranchées / avec une patte en moins aspirée par la lune / son ventre vidé de sa bourre », l'enfance enfuie, le couffin déserté, l'auteure est désarmée devant la vie qui lui advient. Et

l'aimé aussi n'est plus, elle qui avoue, candide et héroïne de soap : « J'ai cru au miracle de l'amour. » Elle essaie de s'en remettre : « Je dresse devant moi mes épées de papier. » On frémit devant tant de clichés, on en reste ébaubi. Et la confiance qu'elle a en la puissance de la parole est telle qu'elle déclare : « Les mots sont abrasifs / Je m'assois devant eux / comme une fille païenne devant le Sacré-Cœur ! Seigneur... prends pitié ! Et son seigneur viendra... D'autres chambres, d'autres lieux. L'abandonneur est remplacé par un être si doux que la poète déclare : « Je dépose sans le savoir ma ferveur dans sa paume / Mon cœur inquiet baisse le front devant lui », « portant sur la tête / une tiare sertie d'étoiles », il est « le héros viril et salvateur ! »

Des vies supplémentaires

Peut-être cette part d'abaissement n'est-elle que le pendant d'une insatisfaction d'être, de ce malaise de n'être justement que soi-même. Et comme dans les jeux vidéo, elle confie : « J'aimerais avoir d'autres vies à brandir que la mienne / dans les aérogares et les espaces publics. »

Ce livre, qui reste très touffu, dévie, va nous mener à croire que la chambre amoureuse reste guerrière, que la présence de l'autre ne contre pas la solitude. Après tout, l'auteure cherche à saisir « la violence de la douceur ». Alors, les mots sont des armes sur l'écran de la feuille, et les chambres de combats, des fractures dans les couloirs de la quête.

Labyrinthes d'intrigues, donc, que ce recueil qui évoque par

certain égard les films de Christopher Nolan dans lesquels le paysage se replie et se déploie de nouveau. La poète confie : « Je me souviens [...] de m'être avancée déjà au-delà de mes forces / dans des jeux de vaillance / où je devais déchirer le ciel dans un bolide. » Ainsi, elle se « retrouve mêlée à des trafics étranges / qui incendient la maison de la tranquillité », ajoutant en un douteux jeu de mots qu'elle est « Incendiée par le Verbe ». Décidément, Paul-Marie Lapointe vient souvent mettre le feu aux poudres dans la poésie actuelle.

Collaborateur
Le Devoir

LE CŒUR SAUVAGE DE MON NOM

Marie-Hélène Montpetit
Triptyque
Montréal, 2015, 72 pages



PHILOSOPHIE

COMMENT VIVRE LORSQU'ON NE CROIT EN RIEN ?

Alexandre Lacroix
Flammarion
Paris, 2014, 180 pages

À l'image de l'homme se tenant debout tout en haut d'une falaise, le sceptique se répète à lui-même qu'il est « inutile de vouloir aller plus loin, ce serait se perdre ; mieux vaut profiter du panorama en se contentant d'être là, immobile ». Dans cet essai inspiré de lectures des philosophes, mais aussi d'expériences personnelles, l'écrivain et directeur de la rédaction de *Philosophie Magazine* sème le doute en examinant d'un œil sceptique les grandes questions qui nous tenaillent. Plutôt que de se laisser porter par les « illusions consolatrices » ou d'adhérer au « bric-à-brac d'opinions fausses qui pullulent sur le marché de l'angoisse », Alexandre Lacroix assume l'incertitude, l'ignorance quand vient le temps de réfléchir au sens de la vie ou à la nature du bonheur. Dans cette optique, les *Esquisses pyrrhoniennes* du sceptique Sextus Empiricus (II^e-III^e siècle après J.-C.) qui ont inspiré Lacroix semblent bien pouvoir répondre à certaines préoccupations de notre temps.

Renaud Lussier

LIVRES

LITTÉRATURE CANADIENNE

Ceux qui restent

Miriam Toews se demande comment aborder le suicide sans pathos

DANIELLE LAURIN

On reconnaît les sujets d'intérêt de l'auteure de *Drôle de tendresse* (Boréal), Prix du Gouverneur général 2004 en fiction de langue anglaise. L'enfance au sein d'une communauté mennonite hyperconservatrice. Le désir de s'en extirper. Les relations complices entre sœurs. La littérature, l'art, comme refuge. Et la maladie mentale, les tendances suicidaires. Et l'impuissance des proches à sauver ceux qui en souffrent.

Miriam Toews a déjà consacré un ouvrage biographique à son père bipolaire, mort suicidé: *Jamais je ne t'oublierai* (Boréal). Elle a aussi abordé la dépression et le comportement suicidaire d'une sœur dans *Les Troutman volants* (Boréal). Dans son septième roman, *Pauvres petits chagrins*, elle remet ça.

Le père est là, dans toute sa complexité, comme une ombre qui plane. Son suicide est relaté, mais davantage pour replacer l'histoire familiale dans son contexte. C'est la sœur qui est à l'avant-plan. La sœur aînée, désespérée, qui répète les tentatives de suicide, décidée à en finir.

Nous sommes sœurs

Comment cela est-il possible? Comment s'expliquer qu'Elf, sa grande complice, son modèle depuis l'enfance, veuille à ce point tourner le dos à la vie? se demande sa cadette, Yoli, qui prend en charge le récit. Elf a tout. Pianiste au talent fabuleux, elle mène une carrière internationale extraordinaire. Elle a un mari aimant. Elle a la richesse. La beauté.

Alors que Yoli, elle... sa vie: un fiasco. Deux mariages qui ont échoué. Deux enfants, devenus adolescents, qu'elle a eus avec deux pères différents et en face de qui elle ne se sent pas à la hauteur comme mère. Des aventures sexuelles qui ne mènent nulle part. L'argent qui manque. Pour ce qui est de la carrière: Yoli a connu un certain succès avec une série de livres pour adolescents, sans plus. Elle planche sur un vrai, vrai roman, traîne partout son manuscrit, mais va-t-elle y arriver?

Bref, Yoli a toutes les raisons d'être désespérée, se dit-elle. Alors, pourquoi est-ce sa sœur qui déprime? Est-ce qu'il y aurait des personnes du côté de la vie — Yoli, tout comme sa mère, d'ailleurs — et d'autres du côté de la mort — Elf, leur père? Est-ce que ce serait dans les gènes? Jusqu'à quel point?

Le suicide vu par ceux qui restent. C'est l'angle adopté dans ce roman. Ceux qui restent avec leurs questions, leur chagrin, leur manque. Et leur impuissance, leur culpabilité.

Yoli, qui vit à Toronto avec sa fille, multiplie les allers-retours à Winnipeg pour voler au chevet de sa grande sœur à l'hôpital. Elle énumère toutes les bonnes raisons qu'elle a de rester en vie. Elle passe en revue toutes les grandes œuvres littéraires qu'elles ont lues. Elle fouille dans leurs meilleurs souvenirs d'enfance. Elle l'engueule, aussi. Elle lui parle comme seule une sœur, ou une amie de longue date, quelqu'un d'aimant sans condition, peut s'adresser à une personne en déroute.

Dans la dignité

Leurs échanges ressemblent à ceci: «*Arrête juste de me mentir sur la vie, dit Elf. D'accord, Elf, je vais arrêter de te mentir si tu arrêtes d'essayer de te tuer.*» Ou encore à ceci: «*Yoli, a-t-elle dit, je te déteste. Je me suis penchée pour l'embrasser et je lui ai répondu à voix basse que je savais, que j'étais au courant. Moi aussi, je te déteste, ai-je dit. C'était la première fois que nous*



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Bouleversant à l'extrême, ce *Pauvres petits chagrins* de Miriam Toews

Miriam Toews en cinq dates

1964 Naissance au Manitoba, dans une communauté mennonite, qu'elle finira par quitter pour aller vivre à Montréal, à Londres, puis à Toronto.

1996 Parution de son premier roman, *Summer of My Amazing Luck*.

1999 Journaliste pigiste, elle remporte la médaille d'or du National Magazine

Award dans la catégorie «Humour».

2000 Après un deuxième roman, elle fait paraître un essai biographique, *Swing Low: A Life (Jamais je ne t'oublierai)*, dans lequel elle se met dans la peau de son père bipolaire et suicidaire pour raconter sa vie.

2014 La version originale de *Pauvres petits chagrins* est finaliste au prix Giller.

articulations notre principal point de désaccord. Elle voulait mourir et moi je voulais qu'elle vive et nous étions des ennemies qui s'aimaient.»

Peut-on sauver quelqu'un qui ne veut pas l'être? C'est une des grandes et tristes questions auxquelles est confrontée Yoli. Elle est aussi profondément déchirée par la demande d'Elf de la conduire en Suisse, où elle espère pouvoir se suicider en paix. L'amour d'une sœur peut-il aller jusque-là?

Bouleversant à l'extrême, ce *Pauvres petits chagrins*, qui doit son titre à un poème de Coleridge. D'une infinie tendresse, ce roman. Désespéré, désespérant. Mais aussi: drôle, plein

d'humour inattendu, parsemé de clins d'œil pétillants, d'envolées lumineuses. Un roman en montagnes russes.

Collaboratrice
Le Devoir

PAUVRES PETITS CHAGRINS

Miriam Toews
Traduit de l'anglais par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné
Boréal
Montréal, 2015, 384 pages

Collaborateur
Le Devoir

LA MACHINE DE BOIS

Miguel Sanches Neto
Traduit du portugais par Daniel Matias
Lux
Montréal, 2015, 296 pages

Une utopie de bois brésilien

Selon Miguel Sanches Neto, la machine à écrire idéale serait née au Brésil

MICHEL LAPIERRE

«*On aurait dit un petit piano.*» Voilà comment, dans *La machine de bois* de Miguel Sanches Neto, le narrateur, expliquant le titre, décrit l'objet fait d'un bois brésilien, le jacaranda. Le roman fait revivre un prêtre inventeur qui, initié à la libre-pensée, expose, à Rio de Janeiro, dès 1861, l'ancêtre de la machine à écrire. Mais, selon Neto, on aurait ravi et dépoétisé aux États-Unis le secret, né au Brésil, du petit piano vulgarisateur de l'écriture et du savoir.

On reconnaît ici la fraîcheur, le merveilleux, l'ingénuité qui caractérisent le réalisme magique, appellation que la critique accole souvent à la littérature latino-américaine. L'écrivain, né au Brésil en 1965, s'inspire toutefois de faits historiques. Son personnage du prêtre inventeur, Francisco João de Azevedo, a réellement existé.

Même si Pedro II, empereur pourtant savant du Brésil, n'aide pas l'ecclésiastique éclairé à développer son prototype de machine à écrire, il partage avec lui un vif intérêt pour le progrès social du pays. En 1888, il abolira l'esclavage, cette plaie brésilienne. Le roman évoque les basses tâches nau-séabondes qu'on imposait alors aux Noirs.

Vie secrète

À première vue, le prêtre inventeur paraît prude, comme le sacerdoce l'exige, mais il est secrètement dévoré jusqu'au bout des pieds par une folle sensualité. Aussi Francisco, à l'encontre du droit canon, vivra-t-il en concubinage avec une esclave affranchie à qui il témoignera une sincère affection.

Pour exprimer le naïf mélange de pudeur catholique et de luxure, le roman relate qu'une prostituée d'un bordel de Rio «s'approcha d'une petite niche dans le mur, abritant une image de saint Antoine, et la couvrit d'un petit rideau en velours rouge» pour ne pas que l'élu de Dieu l'aperçoive en train de forniquer. Un autre trait du pittoresque brésilien frappe: les esclaves noirs furent admis dans une confrérie du Rosaire, soucieuse d'avoir beaucoup de membres dévots.

La confrérie prospéra si bien que son église, connue comme celle des Noirs, ne fut de 1737 à 1808 rien de moins que la cathédrale de Rio. Cela annonçait avec faste autant qu'avec bonhomie l'abolition de l'esclavage, pourtant si tardive au Brésil. L'esprit haut en couleur que le pays reflète, Neto le résume à merveille dans une réflexion de Pedro II: «*Ce sont les arbres qui nous représentent le mieux.*»

Séduit par les forêts brésiliennes d'où provenait le bois qu'il avait pris pour la fabriquer, Francisco «voyait en sa machine une femme», d'après le roman touffu mais attachant de Neto. Cette machine à écrire était incapable d'«hériter d'un corps métallique», comme celui qu'aura, en 1873, sa descendante industrialisée par l'entreprise états-unienne Remington. Son inventeur utopiste la destinait à la libération de la Terre entière et surtout à celle des pays du Sud par la douceur maternelle de l'écriture.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Aux sources des Anciens

Patrick Rambaud vante l'art élégant de ne rien faire

L'empire du Milieu a toujours fasciné. La Chine contemporaine est une énigme, parce qu'elle concilie le communisme avec le capitalisme. Grande civilisation, affreuse par sa Révolution culturelle: ce pays a développé puis détruit une culture rayonnante, qui renaît. Nombreux sont les écrivains occidentaux qui s'en sont inspirés.

GUYLAINE MASSOUTRE

Le passé de la Chine est-il perdu, ou caché et prêt à être redécouvert? Qu'on pense au *Yi King*, ou *Livre des transformations*, traduit en allemand par Richard Wilhelm, qui fit connaître ce grand livre de divination. Un livre qui propose la connaissance symbolique des êtres, qui n'exclut pas la transformation naturelle. Sa sagesse a des aspects oraculaires, liés à l'histoire comme au futur, ce qui a séduit les curieux de littérature universelle par la pensée mythique. Alternative à la philosophie occidentale, il pense que les symboles imprègnent la vie, aux grandes ou petites heures du destin de chacun.

Ou encore, prenez le juge Ti, figure historique qui vécut en Chine au VIII^e siècle. Le diplomate néerlandais Robert van Gulik, un érudit, a publié dix-sept volumes de ses enquêtes dans les années 40. Il l'a rendu intelligent. Son compatriote Janwillem van de Wetering a écrit dans la même veine. Le Français

Frédéric Lenormand l'a repris aussi, en une vingtaine de volumes depuis l'an 2000. Et les Américains Eleanor Cooney et Daniel Altieri s'y sont adonnés. Il est même devenu *Détective Dee* au cinéma américain grand public.

Dans la Chine ancienne

Le rêve de maîtriser la nature est de toutes les cultures. C'est ce qu'illustre le roman de Rambaud, qui a pour titre, justement, *Le Maître*. Rambaud s'intéresse aux hommes illustres et aux divers aspects de la puissance. Il en a fait un double champ d'intérêt: se moquer de la politique française dans des journaux caustiques, tel *Chroniques du règne de Nicolas I^{er}* (Grasset), suivi de six volumes très drôles, et faire revivre la lointaine et ancienne Chine qu'il connaît tout autant.

Le Maître est ainsi l'histoire vivante d'un écrivain anarchiste, Tchouang Tseu, un sage au temps de la brutalité générale. Il a vécu au IV^e siècle, et on se dispute pour savoir qui, de lui ou de Lao Tseu, a fondé le tao. Ce qui est sûr, c'est que

Tchou a pratiqué le détachement et que le livre qu'il a laissé est plein d'humour et d'anecdotes qui ont séduit Rambaud.

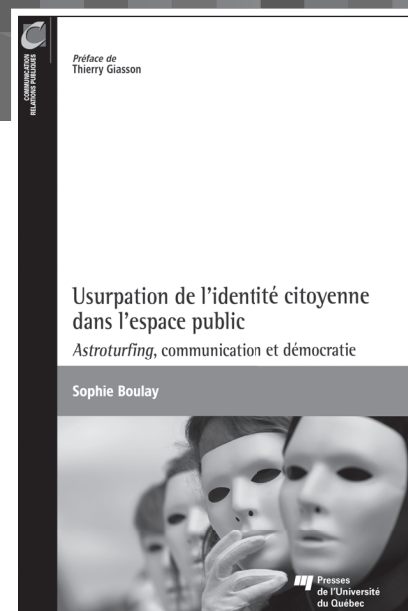
Son roman fourmille donc de contes et d'historiettes dialoguées. Au contraire de nos certitudes, le sage dit: «*Le voilà qui rêvait. Il était un papillon butinant de fleur en fleur, lorsqu'il se réveilla: "Était-ce Tchouang Tcheou qui se rêvait en papillon ou un papillon rêvant qu'il était Tchouang Tcheou?"*» La question sur ce qui est réel ou irréel est fameuse, et tient à la légèreté de cet écrivain, qui vécut un siècle après Confucius, grand commentateur du *Yi King*, et sut vagabonder librement en prêchant la saine oisiveté, l'art de parler sans éloquence, ni frénésie, ni encombrements du monde.

«*Il faut mener sa vie comme une barque vide qui dérive au gré des courants*», prônait-il. Charles Juliet, dans *Sagesse et blessures. Réflexions sur l'Écclésiaste et Tchouang-Tseu* (Bayard, 2009), s'était attardé à la pensée de ce sage. Mais Rambaud signe un roman fantaisiste, divertissant, très accessible, et littéraire.

Collaboratrice
Le Devoir

LE MAÎTRE
Patrick Rambaud
Grasset
Paris, 2015, 236 pages

Des manifestants rémunérés? Un groupe d'intérêt prétendument «citoyen», mais fondé et financé par une entreprise privée? Cet ouvrage révèle 99 cas d'*astroturfing*, une stratégie de communication dont la source réelle est occultée et qui prétend à tort être d'origine citoyenne.



USURPATION DE L'IDENTITÉ CITOYENNE DANS L'ESPACE PUBLIC

Astroturfing, communication et démocratie

Sophie Boulay

2015

24\$

PAPIER

1799\$

PDF

EPUB

Presses
de l'Université
du Québec

On a tous besoin de savoir
POUR AGIR

PUQ.CA

ESSAIS

PKP est-il l'homme providentiel du PQ?

LOUIS CORNELLIER



La candidature de Pierre Karl Péladeau (PKP) à la chefferie du Parti québécois (PQ) suscite un engouement certain dans les rangs péquistes. Des personnalités identifiées à la droite — Mathieu Bock-Côté et Richard Le Hir — comme à la gauche — Andrée Ferretti et Jacques Lanctôt — se sont ouvertement réjouies de son entrée dans cette course. PKP, il est vrai, depuis l'élection d'avril 2014, a martelé son projet de faire du Québec un pays. C'est d'ailleurs, à ce jour, le seul élément précis de son programme. On peut donc comprendre l'enthousiasme de nombreux péquistes à l'égard de l'homme d'affaires indépendantiste, une rareté. Il n'empêche que cet emballement ne laisse pas non plus d'étonner.

PKP, après tout, traîne une réputation d'antisindicaliste déterminé — il a multiplié, depuis vingt ans, les lockouts dans sa gestion des relations de travail et, en 2010, il remettait en question la formule Rand —, une attitude traditionnellement peu prisée au PQ. Bien des péquistes, par exemple, gardent un mauvais souvenir de Lucien Bouchard, accusé d'être trop à droite. L'arrivée de PKP dans l'élection de 2014, de plus, a plombé la campagne du PQ. Peut-il, aujourd'hui, être le chef dont le PQ a besoin pour mener à bien le projet souverainiste?

Des intérêts en jeu

Pierre Dubuc, qui pose cette question dans *PKP dans tous ses états*, croit que non, pour une foule de raisons. Directeur et rédacteur en chef du mensuel progressiste et indépendantiste *L'aut'journal*, tête d'affiche du groupe Syndicalistes et progressistes pour un Québec libre (SPQ libre), Dubuc, dans cet essai politique rédigé dans l'urgence, rappelle l'historique antisindical du candidat-vedette et conclut que, comme homme d'affaires, «*PKP a mis ses intérêts personnels au-dessus, voire à l'encontre, des intérêts québécois*».

Dubuc ne nie pas que Québecor «*joue un rôle important dans la promotion de la culture québécoise*», mais il explique que cet apport positif n'existe que parce qu'il sert les intérêts de Québecor. À titre de propriétaire de la chaîne canadienne-anglaise Sun News, PKP, par exemple, n'a rien fait pour faire cesser



Pierre Karl Péladeau, depuis l'élection d'avril 2014, a martelé son projet de faire du Québec un pays.

la propagande anti-Québec diffusée par ce canal.

Pour se justifier de cette apparente contradiction, PKP invoque l'indépendance des salles de rédaction. Or, d'après Dubuc, le magnat de la presse, malgré ses dénégations, a souvent fait fi de ce principe, notamment en faisant, en 2010-2011, dans *Le Journal de Montréal*, la promotion de François Legault, parce que cela le servait.

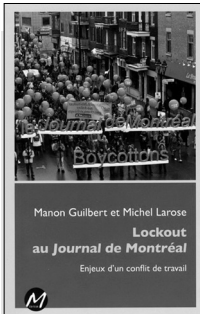
Dubuc mentionne aussi que PKP — d'abord prénommé Pierre Carl, il serait devenu Pierre Karl, à la fin des années 1970, en hommage à Karl Marx! — aurait, dans les années 2000, fait des contributions financières, légales, au Parti conservateur du Canada, au Parti libéral du Québec et à l'Action démocratique du Québec. L'homme, suggère Dubuc, travaille d'abord pour lui.

Ce n'est pas un crime, dirait-on. En effet. Toutefois, ajoute Dubuc, cela pourrait avoir des implications politiques et économiques si PKP devenait chef du PQ. Passons sur les passages moins convaincants du livre, dans lesquels Dubuc conteste les qualités d'homme d'affaires de PKP, pour nous concentrer sur l'essentiel de la thèse.

L'ami Mulrone

L'empire Québecor repose principalement sur les télécommunications, un domaine dans

lequel Bell lui livre une concurrence féroce. Pour se développer, au Canada anglais et au Québec, il a besoin de compter



ESSAI

LOCKOUT AU JOURNAL DE MONTRÉAL

ENJEUX D'UN CONFLIT DE TRAVAIL

Manon Guilbert et Michel Larose

M éditeur

Saint-Joseph-du-Lac, 2015, 184 pages

Décrété le 24 janvier 2009, le lockout au *Journal de Montréal* durera 764 jours, ce qui en fait «*le plus long conflit de travail de la presse francophone en Amérique du Nord*», et prendra fin le 1^{er} mars 2011. Seulement 62 des 253 employés concernés retrouveront leur travail. Anciens journalistes de ce quotidien, Guilbert et Larose racontent en détail l'évolution de cette bataille «*perdue d'avance*». Ils en retiennent surtout l'antisindicalisme de Pierre Karl Péladeau et sa volonté de transformer le journal en machine à faire des profits, au service de ses intérêts et au mépris de la qualité de l'information. S'ils évoquent les bisbilles syndicales qui ont nui à la lutte des lockoutés, Guilbert et Larose déplorent surtout l'insensibilité de la population, des artistes et des politiciens (notamment ceux du PQ et du Bloc) à la cause des artisans du journal, devenu depuis, écrivent-ils, un pur produit commercial sans crédibilité, à la solde d'un propriétaire politicien. Cette situation ne va pas sans soulever un important enjeu démocratique, qu'il faut lier au problème, plus large, de la concentration de la presse.

sur des décisions favorables du CRTC et du gouvernement fédéral. Cette situation, affirme Dubuc, explique l'existence d'un axe Péladeau-Mulroney-Harper. Brian Mulroney, en effet, est le parrain d'un des enfants du couple Snyder-Péladeau et est à la tête du conseil d'administration de Québecor. Il aurait, rapporte Dubuc, joué les entremetteurs entre PKP et le premier ministre Harper. Nous ne sommes pas vraiment, ici, dans un cercle des amis de la souveraineté.

Cette situation fait conclure à Dubuc, friand d'analyses stratégiques parfois hasardeuses, que les péquistes sont en droit d'être inquiets quant à la détermination indépendantiste de PKP. «*Ses intérêts économiques le rendent vulnérable aux pressions politiques et économiques*», écrit Dubuc, qui craint, advenant l'élection de PKP à la tête du PQ, la répétition du scénario d'une alliance entre les conservateurs canadiens-anglais et les nationalistes québécois, comme aux époques Diefenbaker-Duplessis et Mulroney-Lévesque.

«*Avec l'attaque de PKP contre le Bloc*», écrit Dubuc, «*le chat est à moitié sorti du sac. Mais nous pourrions avoir l'occasion d'admirer le chat dans toute sa splendeur, le jour où PKP annoncera qu'il reporte le référendum jusqu'à ce que "le Québec dans le rouge" soit chose du passé et qu'il soit développé économiquement.*» L'hypothèse d'un PQ prenant le virage caquiste, convenons-en, devrait soulever des inquiétudes dans les rangs péquistes. Pour le moment, le silence de PKP sur toutes ces questions ne contribue pas à les lever.

Partisan, dans la course au PQ, de Martine Ouellet, convaincu de la nécessité d'une alliance PQ-syndicats-groupe sociaux pour réaliser l'indépendance, Pierre Dubuc ne surprend pas en mettant les péquistes en garde contre PKP. Ses analyses ne sont pas toujours bétonnées («*selon une rumeur*», «*plusieurs spéculent*»), peut-on lire sous sa plume) et ses jugements manquent parfois de nuance (même s'ils ne condamnent pas Duplessis, Bock-Côté et Eric Bédard n'en font pas «*leur héros providentiel historique*»), mais les inquiétudes qu'il exprime, dans une perspective indépendantiste de gauche, contribuent saine-ment au débat.

louisco@sympatico.ca

PKP DANS TOUS SES ÉTATS

Pierre Dubuc

Éditions du Renouveau québécois

Montréal, 2015, 160 pages

Louis XV, le « mal-aimé »

DAVE NOËL

Selon Jean-Christian Petitfils, l'enseignement de l'histoire a besoin de grands personnages ancrés dans une trame nationale pour être intelligible. Le spécialiste français de l'Ancien Régime fait œuvre utile avec un brillant essai sur *Louis XV*, lui permettant de compléter son cycle biographique des quatre derniers Louis d'avant la Révolution.

Né en 1710, l'arrière-petit-fils du Roi-Soleil monte sur le trône de France à l'âge de cinq ans, son grand-père, son père et son oncle ayant été fauchés par la maladie. À sa majorité, il confie le pouvoir au cardinal de Fleury, qui instaure une ère d'austérité aux résultats mitigés. Ce premier ministre sans le titre n'aurait «*aucun grand dessein, nulle vue d'ensemble sur le commerce, la marine ou les colonies, seulement une gestion de bon père de famille, s'engluant progressivement dans l'immobilisme*».

Partisan de la paix, Louis XV se laisse néanmoins entraîner dans les méandres de la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748) par une opinion publique belliciste, comme l'écrit Petitfils, dont l'essai va bien au-delà de la vie quotidienne du roi. Il y remet en cause les idées reçues sur le pouvoir royal dont les limites sont masquées sous des «*déhors éclatants de pompe et de majesté*». Au XVIII^e siècle, la France a ainsi de la difficulté à prélever des impôts, contrairement à sa rivale britannique dotée d'une représentation parlementaire.

C'est dans ce cadre qu'émerge la marquise de Pompadour, issue du milieu de la finance. «*La monarchie française ne s'était jamais affichée à ce point avec ses baillleurs de fonds*», souligne l'auteur en relativisant l'influence politique de la maîtresse du roi. Son impact est notable en revanche sur la chute de popularité du «*bien-aimé*», qui s'effondre avec l'abandon de ses conquêtes belges au terme de la guerre de Succession d'Autriche. «*Bête comme la paix*», dira-t-on désormais dans les rues de Paris.

Le règne de Louis XV est assombri par la guerre de Sept Ans (1756-1763) déclenchée par les attaques britanniques en Amérique et sur les océans. Militairement écrasée, la France y perd ses colonies du Canada et de l'Inde. Plutôt indulgent, le biographe estime que le roi ne doit pas être tenu pour responsable «*du déclin actuel de notre langue*». Pour lui, «*c'est dès le début du règne de Louis XIV qu'il eût fallu partir à la conquête des mers et des océans, au moment où l'Angleterre était encore relativement faible*».

La Révolution française aurait-elle été évitée si Louis XV n'avait pas été emporté prématurément par la variole à l'âge de 64 ans? Petitfils le suggère sans trancher au terme de cet essai passionnant sur la vie et l'époque d'un monarque dont le souvenir est écrasé entre le faste de son prédécesseur et les malheurs de son héritier.

Le Devoir

LOUIS XV

Jean-Christian Petitfils

Perrin

Paris, 2014, 874 pages

La grande séparation

L'histoire et la littérature peuvent-elles se réconcilier?

RENAUD LUSSIER

Dans *Histoire des grands-parents que je n'ai pas eus* (Seuil, 2012), Ivan Jablonka retrace la vie de Matès et Idesa, ses grands-parents morts à Auschwitz durant la guerre. À la démarche traditionnelle de l'historien plongé dans les archives familiales se joint celle de l'écrivain qui cherche à redonner vie à ces deux êtres qu'il n'a pas connus.

Cette approche biographique, personnelle et volontairement subjective amène l'historien à se questionner sur l'écriture de l'histoire aujourd'hui, ce qu'il fait cette fois dans un ouvrage théorique.

Pour expliquer la relation parfois ambiguë qu'entretiennent l'histoire et la littérature, Jablonka revient sur le moment où apparut nécessaire, au XIX^e siècle, une séparation entre le factuel et la fiction, entre l'objectivité des scientifiques et la subjectivité des littéraires.

L'histoire devait définitivement tourner le dos aux belles-lettres qu'elle fréquentait depuis l'Antiquité pour être admise au rang de science. «*L'avènement des méthodiques,*

fait-il remarquer, *est ce moment un peu absurde où l'histoire a cru qu'elle pouvait expulser la littérature d'elle-même*».

L'opposition entre une histoire scientifique et les lettres tournées vers la fiction est à ses yeux quelque peu artificielle, comme en témoigne notamment l'essor d'une «*littérature du réel*» à partir du XIX^e siècle.

«*C'est ainsi que les romans, en racontant des histoires dont tout le monde sait qu'elles ne sont pas "vraies", disent transmettre une connaissance plus "vraie" que l'histoire.*» Walter Scott, Honoré de Balzac ou Émile Zola nous en apprennent autant sur l'esprit d'une époque qu'un livre savant.

Jablonka s'intéresse aux genres hybrides de la littérature (Primo Levi, Alexandre Soljenitsyne, Robert Merle) et de l'histoire (Georges Duby, Fernand Braudel, Natalie Zemon Davis), qui révèlent les possibilités d'écriture se présentant au chercheur dont le travail consiste à «*essayer de comprendre ce que les hommes font*», pour reprendre la définition que l'auteur donne à l'histoire.

Besoin d'imagination

Selon lui, l'écriture continue à tourmenter les historiens, et les effets du divorce entre l'histoire et la littérature remontant à l'ère de la science positive se font toujours sentir dans l'univers des sciences sociales: peur de la subjectivité, recours à un «*"nous" de majesté*», «*style aseptisé*» et «*plan à tiroirs*» limitent les formes que peut prendre un texte dont l'auteur absent est en fait «*relié à son sujet par mille fils invisibles*».

Ces questions ne sont pas nouvelles, comme le rappelle d'ailleurs Jablonka en introduction, mais son essai entend poursuivre la réflexion entamée dans les années 1970 par Paul Veyne et Michel de Certeau. C'est avec conviction et exemples à l'appui qu'il réussit à montrer comment, au XXI^e siècle, l'histoire peut se renouveler en acceptant qu'elle forme une sorte de couple naturel avec la littérature.

Oui, l'histoire peut être littéraire sans perdre de sa scientificité, sans sacrifier la rigueur de sa méthode, soutient Jablonka. Elle «*est avant tout une manière de penser, une*

aventure intellectuelle qui a besoin d'imagination archivistique, d'originalité conceptuelle, d'audace explicative, d'inventivité narrative». Parions que son livre servira à alimenter un débat qui est loin d'être clos.

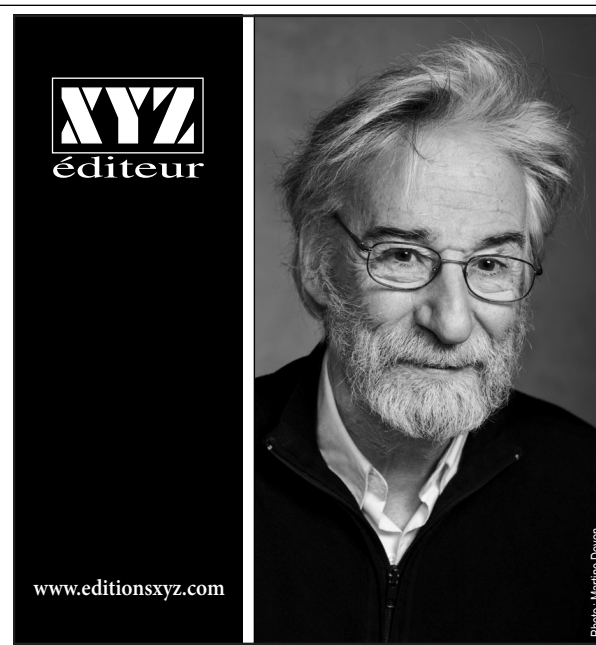
Collaborateur
Le Devoir

L'HISTOIRE EST UNE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE MANIFESTE POUR LES SCIENCES SOCIALES

Ivan Jablonka

Seuil

Paris, 2014, 352 pages



Les Éditions XYZ offrent leurs plus sincères condoléances à la famille et aux proches de **Bernard La Rivière** décédé la semaine dernière.

Docteur en théologie, ex-professeur de philosophie au Cégep de Saint-Jérôme et membre du Conseil national du Mouvement laïque québécois, il est aussi auteur de «*Enfin la laïcité*», paru en 2014.